

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

SA PRÉFÉRÉE

SARAH JOLLIEN-FARDEL

SA PRÉFÉRÉE

Roman



VOIR DE PRÈS

Les termes figurant en italique dans le texte appartiennent au lexique suisse ou valaisan. Le lecteur trouvera un glossaire en fin d'ouvrage.

© 2022, Sabine Wespieser éditeur.
© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-546-3

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À ma grand-mère Sylvie

Qui n'a trouvé de ciel ici-bas –
N'en trouvera pas là-haut –
Où que nous allions
Les anges ont loué la maison
voisine.

EMILY DICKINSON

Cent dix-sept poèmes

(traduit de l'américain par
Philippe Denis)

1

Tout à coup, il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre. Presque en silence. Ma sœur jacassait. Comme souvent. Mon père disait « Elle peut pas la boucler, cette gamine ». Mais elle continuait ses babillages. Elle était naïve, joyeuse, un peu sottte, drôle et gentille. Elle apprenait tout avec lenteur à l'école. Elle ne sentait pas lorsque le souffle de mon père changeait, quand son regard annonçait qu'on allait prendre une bonne volée. Elle parlait sans fin. Moi, je vivais sur mes gardes, je

n'étais jamais tranquille, j'avais la trouille collée au corps en permanence. Je voyais la faiblesse de ma mère, la stupidité et la cruauté de mon père. Je voyais l'innocence de ma sœur aînée. Je voyais tout. Et je savais que je n'étais pas de la même trempe qu'eux. Ma faiblesse à moi, c'était l'orgueil. Un orgueil qui m'a tenue vaillante et debout. Il m'a perdue aussi. J'étais une enfant. Je comprenais sans savoir.

C'étaient invariablement les mêmes scènes. Il rentrait après sa journée sur les routes. Il empestait l'alcool. S'il s'asseyait au salon dans le canapé en cuir décrépit, s'il s'endormait, on savait alors que nous serions, toutes les trois, en paix pour

quelques heures. S'il posait son corps massif sur une chaise de la cuisine, s'il prenait un couteau pour ouvrir des noix ou pour trancher un morceau de ces fromages qu'il faisait vieillir dans la cave au sol terreux, on n'y couperait pas. C'était d'une banalité désolante. Un scénario usé jusqu'à la corde, où chacun jouait le rôle qui lui était prédestiné. Personne n'avait le recul du spectateur. Nous étions tous les quatre embarqués dans la même valse, où chacun posait les pieds au bon endroit. Nous n'avions ni la conscience, ni l'imprudence de risquer un autre pas.

Ça pouvait être la viande filandreuse du ragoût, un clou de girofle de trop, une feuille de laurier trop

dure, une carotte trop cuite, des oignons coupés trop gros. Ça pouvait être la pluie ou la chaleur étouffante de la cabine de son camion. Ça pouvait être rien. Et ça démarrait. Les cris, la peur, la vulgarité des mots, un verre contre un mur, une claque sur le visage de ma sœur ou de ma mère. Je courais sous la table, je fixais le mouvement des pieds dans cette danse familiale trop connue. Parfois, ma mère tombait devant moi, lovée en boule sur le sol. Ses yeux criaient la peur, ses yeux criaient « Pars », je détaçais sous mon lit. Regarder, observer. Jauger. Rester ou courir. Mais jamais, jamais boucher mes oreilles. Ma sœur, elle, plaquait ses mains sur les siennes.

Moi, je voulais entendre. Déceler un bruit qui indiquerait que, cette fois, c'était plus grave. Écouter les mots, chaque mot : sale pute, traînée, je t'ai sortie de ta merde, t'as vu comme t'es moche, pauvre conne, je vais te tuer. Derrière les mots, la haine, la misère, la honte. Et la peur. Les mots étaient importants. Je devais les écouter tous. Et leur intonation aussi. À force de scènes, j'avais réussi à distinguer s'il était trop aviné ou trop fatigué pour aller jusqu'au bout, jusqu'aux coups. S'il allait s'épuiser ou s'il avait la force de pousser ma mère contre un mur ou un meuble et de la frapper.

Je sentais aussi le miel bon marché qu'il ajoutait aux trémolos. Ceux-ci

étaient terribles. Et je ne sais pas pourquoi, ni comment, ma mère et ma sœur pouvaient être endormies par cette fausse douceur. Croire qu'ils n'étaient pas, eux aussi, un prélude à sa haine. Elles croyaient, elles espéraient surtout que, ce soir-là, nous passerions outre. Peut-être c'était pire encore de savoir. J'avais l'impression d'être sa complice. J'anticipais en prétextant des devoirs à finir pour m'éloigner. Ou je débarrassais à toute vitesse la table, afin qu'elle soit libérée des objets qu'il pourrait nous balancer à travers la figure. Le pire, c'étaient les bouteilles. Il les faisait valdinguer contre les murs, il fallait se courber pour éviter leur trajectoire.

Je craignais le poids de la carafe en émail dans laquelle maman préparait le sirop. J'avais réussi à voler un pot en plastique dans un grand magasin. Nous faisons les courses, elle et moi. À la racine des cheveux, ma mère avait la tempe cousue à cause d'un éclat d'une satanée bouteille, une mauvaise chute, avait-elle dit au docteur. Ses cheveux, je les trouvais merveilleux. Lisses et épais. Pas comme les miens. J'adorais les caresser, je me blottissais contre elle lorsqu'elle tricotait ou lisait. J'entortillais une de ses mèches aux reflets caramel autour de mon index. Ma chevelure n'avait pas de nuances, elle était foncée, terne, trop raide. Emmêlée, jamais

brillante. Parfois, le nez contre ses cheveux, je respirais leur odeur en fermant les yeux. Elle me disait timidement d'arrêter. Elle était gênée que je puisse la trouver belle.

Au centre commercial, j'avais usé de manigances pour qu'elle achète ce pot en plastique à neuf francs *nonante* qui ne nous blesserait pas s'il le balançait sur nous. C'était trop cher, car il contrôlait chaque franc dépensé. Elle avait refusé. Deux jours plus tard, alors qu'elle m'avait envoyée chercher du beurre et de la polenta, j'avais réussi à voler et à planquer le pichet dans mon sac à dos d'écolière. Je transpirais, j'avais le cœur en pagaille à la caisse, mais j'avais réussi. Quand je l'ai posé sur